

## *Sujet et Citoyen : incompatibilités ? Psychanalyse et Politique*

Sous la direction de Marie-Laure Dimon. Paris : Coll. *Psychanalyse et civilisation*, L'Harmattan (2009)

### **Recension : Louis Moreau de Bellaing**

S'interroger sur le sujet et le citoyen, comme l'ont fait les auteurs de ce livre, dans le cadre des rencontres-débats du Collège International de Psychanalyse et d'Anthropologie, c'était en somme une gageure. Non que l'objet de cette interrogation fût nouveau, mais parce que celles et ceux qui en discutaient étaient des psychanalystes intéressés par l'anthropologie ou des anthropologues que la psychanalyse ne laissait pas indifférents. L'idée de base est évidemment que la psychanalyse est une anthropologie, non peut-être au sens d'une anthropologie qui induirait du terrain des concepts anthropologiques, plutôt une prise en compte du monde vivant – un peu à la manière de Kant – sous un angle qui s'écarte des sciences humaines et sociales, mais qui simultanément reçoivent leur apport.

Pour Michel Plon, il y a radicale incompatibilité entre citoyen et sujet. « Pas de compatibilité, pas d'harmonie, mais de l'hétérogénéité avec la tentative, tentation récurrente, de faire comme si ce qui se manifeste du sujet pouvait sans coup férir "faire avec" cet ensemble de manifestations qui vont de l'angoisse au mot d'esprit, faire bon ménage avec le citoyen devenu peau de chagrin qui se comporte sur le mode : « je sais bien... mais quand même ».

Si l'on s'en tient à ce que dit Jean Peuch-Lestrade sur la singularité du sujet et la pluralité des citoyens, il pose le problème du rapport entre sujet et citoyen au niveau du transfert sur l'institution, notamment dans le travail avec les psychotiques. Or, dit-il, « il s'agit de réactualiser le sujet à la pluralité » (p. 52). Il écrit par ailleurs que la perversion entre les soignants témoigne du « retour de la politique entre nous en même temps que la subjectivation du psychotique qui reprend ainsi place parmi les humains » (p. 59).

Franck Chaumont ne pose pas la question de l'entrée dans la pluralité, mais celle d'une irréductible singularité du sujet. Or c'est elle qui, selon lui, pose par excellence la question de la communauté politique. « C'est parce qu'il y a de l'impossible à identifier le sujet au citoyen... que la question du "vivre ensemble" est une gageure politique » (p. 71).

Ce qui intéresse, nous semble-t-il, Marie-Laure Dimon, c'est la folie du sujet par rapport au citoyen, à son statut, à sa « citoyenneté commune ». L'auteur développe une argumentation qui s'étaie sur le « traitement » historique de la folie. S'inspirant de Tocqueville, elle note que « l'individu, dans l'immanence de sa transcendance, de son autonomie, inséparable du discours des autres, du groupe et du socio-historique, est contraint de penser au-delà de l'écart entre liberté et égalité » (p. 99). « La notion d'intérêt transindividuel demeure au fondement de la "citoyenneté commune" et donne du sens à la rencontre avec la folie humaine » (p. 99).

Sur les autres interventions, nous serons plus bref, parce qu'elles parlent d'elles-mêmes grâce aux cas cités. Par exemple Bernard Doray nous montre comment, au Mexique, un père et un fils, emprisonnés injustement à la suite de malhonnêtetés dans le partage de terres, sont libérés grâce aux protestations de ceux qui les soutiennent, puis témoignent contre leurs juges et font libérer un très grand nombre de prisonniers tout aussi injustement emprisonnés qu'eux. Dans ce cas, le rapport individu/citoyen est patent et non incompatible.

Il en est de même pour les cas cités par Christine Gioja-Brunerie qui, elle, s'intéresse à et pratique la « clinique de l'instant ». Celles qui viennent la voir (beaucoup de femmes) sont prises dans la tornade d'une vie insupportable avec des événements traumatiques douloureux. Elles viennent pour reprendre pied, si l'on peut dire, et y parviennent (pas toutes). Par exemple, une femme congolaise dont les parents ont été assassinés, qui, elle-même, a été violée (de ce viol est né un enfant) se retrouve en France, son enfant placé et elle-même devenue "esclave" de sa sœur. Elle se bat contre le risque d'être expulsée vers son pays et réussit à se maintenir en France. Il s'agit bien du rapport entre individu et institution suggérant celui entre le sujet et le citoyen.

De l'article de Douville, nous ne retiendrons que sa définition, qui se trouve posée ici d'une manière particulière, de la mélancolisation du lien social (notion « séduisante », dit-il). De la façon dont il l'apprehende, elle cesse de l'être pour devenir à notre avis indispensable. En effet, Douville note que la mélancolisation du lien social c'est la rencontre entre le négatif socio-historique et le trauma individuel, soit que ce trauma soit provoqué par le négatif socio-historique, soit qu'il existe déjà et soit développé par sa rencontre avec lui. Nous outrepassons ici ce que dit Douville. Nous ajoutons que la mélancolisation du lien social se fait en quelque sorte par les deux bouts : le sujet singulier et l'individu social citoyen d'une part, le social-historique que le trauma du sujet singulier peut marquer localement. C'est, pour nous, sur l'une de ces pointes d'excès (et non des moindres) que Douville aborde le rapport sujet/citoyen : ce qu'il a à voir avec la mort, mais aussi ce qu'il a à voir avec le meurtre.

Emmanuel Diet, lui, laisse transparaître, tout au long de son discours, à la fois son refus de l'instrumentalisation autiste sous toutes ses formes et son désir que l'individu-sujet trouve place malgré tout dans une société en effervescence, mais aussi, au moins en partie, en dégradation. Peut-être faut-il plus s'attacher aux pistes qu'il nous indique pour vivre autrement ensemble qu'à la violence de ses attaques contre le social, le politique et la politique actuels.

Dans ses remarques conclusives, Henri-Pierre Bass donne toute son importance au groupe « forme et structure d'étayage ». Il insiste également sur l'Œdipe. « La notion de sujet et de citoyen participe d'une construction. Celle-ci est liée à sa capacité de garder dans son espace interne la dimension œdipienne, c'est-à-dire la permanence du tiers pour pouvoir penser » (p. 235).

Un livre aux apports divers, parfois contradictoires, mais important et riche de réflexions.

Louis Moreau de Bellaing